

PASSÉ

EMMANUELLE
COSSO

MINUIT



roman **SARBACANE**

EMMANUELLE
COSSO

PASSÉ MINUIT

ÉDITIONS
SARBACANE
Depuis 2003

De la même autrice

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

– *Le phénomène Philomène* (collection Pépix, 2017)

CHEZ UN AUTRE ÉDITEUR

Littérature jeunesse

– *La lettre d'Elisabeth* (Éditions Flammarion, 2014)

Littérature générale

– *J'ai longtemps été une blonde d'un mètre soixante-quinze* (Éditions Flammarion, 2005)

– *Mon avion, mon roman, mon amour* (Éditions Flammarion, 2008)

– *J'ai rencontré quelqu'un* (Éditions Flammarion, 2014)

À mon Kalil

Bande-son

- JAIN, Alright
- ZOMBIE ZOMBIE, Hippocampe
- MANAU, La tribu de Dana
- BILLIE EILISH, 8

J'entendais ses poings tambouriner contre la porte ; ça faisait un débit de mitraille. *Tac-tac-tac-tac-tac*.

De temps en temps, un *toc* bien mat. Je savais ce que c'était : la grosse bague, monture argent, pierre orange, qu'elle porte au majeur droit. Le bijou heurtait le bois. Elle allait l'abîmer, si elle continuait.

Les *tac* et les *toc* me parvenaient sans m'atteindre, comme s'ils étaient étouffés. Comme si, affaiblis par quelque sortilège, ils glissaient le long de la porte sans la traverser.

La cloison n'était pas bien épaisse, pourtant. Le coton était dans ma tête.

– Ève ! Ouvrez cette porte !

Pas question. Je devais m'enfermer, je n'avais pas le choix. Je ne savais pas combien de temps durerait ce manège et je m'en foutais. Je voulais juste *ne plus la voir*.

– Ève ! S'il vous plaît, expliquez-moi ce qui se passe !

Cette bonne femme... J'en étais venue à la haïr. Son visage me faisait horreur. Sa peau de cire, dégueulasse, ses dents grisâtres, son sourire trop large pour être honnête.

Elle a arrêté de toquer. Le silence s'est installé. Je m'y suis blottie. J'aime les endroits exigus, moi qui suis si grande. Dans les endroits minuscules, les silences sont immenses. Quand le jour traîne en longueur, que la joie se fait attendre, qu'au-dehors je ne comprends plus rien, ils sont mon refuge.

Je me suis repliée sur moi-même. J'ai entouré mes jambes de mes bras et j'ai posé mon front sur mes genoux. Je n'étais plus qu'une fille pliée au carré. Je fais ça dans des cabanes, dans le foin des granges, dans le placard du gymnase ; je pouvais bien faire ça ici, dans les chiottes de Madame Hanka.

Je l'avais prévenue que ces séances devaient cesser. Elle ne m'avait pas écoutée. Vilma non plus (pas étonnant). Alors je me repliais dans un coin – qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

Le marteau a éclaté la serrure et le silence. J'ai plaqué les mains sur mes oreilles.

En définitive, Madame Hanka a accepté de « suspendre le travail ». Elle ne m'a même pas engueulée.

– Vous devez trouver d'autres moyens que vous enfermer dans les toilettes pour dire les choses, jeune fille.

Comme si j'avais pas dit vingt fois que je voulais plus venir...

Enfin libre. Ça ne signifie pas que j'en ai fini avec elle pour autant, je le sais bien. Mais du moment que je ne viens plus dans cette pièce – ses milliers de bibelots, sa tapisserie japonisante, ses bougies aux senteurs écoeurantes, ses étagères où les livres se bousculent – et que je ne la vois plus, elle, avec sa bonne grosse tête bienveillante sous son éternel turban, ça ira.

Elle se la joue Simone de Beauvoir, la meuf. Simone de Beauvoir de cambrousse hein, c'est pas le même modèle.

Elle a dit qu'elle « consentait » à ce qu'on arrête. *Je consens, Ève – je l'aurais baffée –, à condition que vous remplaciez nos rendez-vous par des séances d'écriture.*

J'ai tiqué. Elle allait pas me faire le coup du journal intime en accès libre, quand même?!

Mais, apparemment, non :

– Vous écrivez ce que vous voulez, a-t-elle dit, si possible tous les jours. Notez le moindre début de souvenir. N'hésitez pas à entrer dans les détails: la couleur d'une écharpe, le motif d'un tissu, le sens d'un sourire, l'état du ciel... Cherchez à retrouver les sons, les odeurs. Écrivez au présent de préférence: revivez votre année passée comme elle voudra bien vous revenir. Soyez précise, exacte, et surtout... douce avec vous-même. Ce qui vous arrive n'est pas de votre faute.

– Écrire? Comment? Pourquoi? Pour qui? Je sais pas faire, moi. Je fonctionne à l'image.

– C'est très bien. Décrivez les images qui vous reviennent. Couchez-les sur le papier comme vous travailleriez un tirage. Sans recourir à la retouche. Éclairiez les zones d'ombre au maximum. Dites-vous que c'est un entraînement, pour muscler votre mémoire.

– Je peux essayer, mais ça me paraît tellement flou...

Sa grosse tête s'est éclairée d'un sourire.

– Adressez-vous à quelqu'un!

– Comment ça?

– Pour que ce soit plus précis. Écrivez à quelqu'un qui ne vous jugera pas. Qui ne vous connaît pas.

– Genre, un ami imaginaire?

– Un lecteur imaginaire. Et de temps en temps, demandez-vous ce qu'il penserait des morceaux de votre histoire que vous lui aurez racontés. Comment, lui, il relierait les points. Cela vous sera utile.

J'ai pas tout compris, j'avoue. Le point de vue d'un lecteur imaginaire? Et puis quoi encore? Ça sentait l'arnaque à plein nez...

Pas grave, j'ai dit d'accord. C'était ça ou me taper des Madame Hanka pour le restant de mes jours.

Écrire comme ça vient... En vérité, je n'ai pas le choix.

Ma vie passée ressemble à un manuscrit qui se serait envolé dans le vent, dont les feuilles auraient été dispersées tous azimuts par la tempête de mon âme. Ma frêle, vaillante petite âme.

Mes souvenirs se ramassent à la pelle. Rien n'est en ordre. C'est un foutu bordel dans ma tête. Forcément, ça va baver et raturer. Il manquera des passages, c'est sûr. On me pardonnera, peut-être.

Par où commencer?

LES VACANCES DE NOËL (1)

Vendredi 21 décembre du temps d'avant, 16 h 50

Alors, photographier l'absence de rêves.

La première soirée des vacances de Noël, je m'en souviens bien. En sortant du lycée, on s'est tous retrouvés chez Fred, comme souvent.

Au présent, a dit Madame Hanka.

Soit.

Rendre le passé présent, c'est ce dont il s'agit. Sans oublier de m'adresser à quelqu'un de neutre. À vous, donc, qui êtes là sans y être. Qui ne me jugez pas. À qui je peux tout dire sans peur.

Allez, c'est parti.

Il est presque 17 heures. Leila vient d'arriver. Pile quand je dois rentrer.

Quand elle apparaît quelque part, Leila, l'ambiance monte d'un cran. Soudain, chacun veut montrer le meilleur de lui-même – moi la première. C'est un soleil. Toujours un grand sourire, et ces cheveux bruns, naturellement et sublimement bouclés, qui lui donnent ce côté sauvage...

C'est sûr, Leila n'a rien d'un animal domestique. Elle n'a pas besoin de revendiquer quoi que ce soit, on *sait* qu'elle est libre. On ne lui imposera rien, jamais. Elle n'obéit qu'à elle-même. Ses cheveux nous le disent.

Je suis son contraire. Raide, lisse.

Leila est ma meilleure amie.

Elle pose négligemment le panier rond qui ne la quitte jamais, au pied du canapé. On se pousse pour lui laisser de la place ; elle se glisse entre Alana et moi, secoue ses cheveux, ondule des hanches pour qu'on lui laisse plus d'espace. Je lui fais signe que je vais y aller, de toute façon.

En face, il y a ce nouveau, Evan. Il la fixe avec insistance. Le malheureux ! Il ne sait pas ce qu'il fait...

Leila lui rend son regard.

– Toi et moi ? lui dit-elle tout fort. Zéro chance pour qu'on s'attrape sexuellement.

Tout le monde rigole. Evan rougit, il est clair qu'il aimerait disparaître dans le faux cuir élimé du fauteuil qu'il s'efforce d'occuper. C'est tout Leila, ça. La meuf la moins gênée que je connaisse. Je l'envie à fond.

Je sais que je ne devrais pas. En toute logique, c'est moi qui suis née sous la bonne étoile. Alors, d'où vient que je me sens tellement moins... tellement moins qu'elle ? Leila a perdu sa mère dans un attentat, en Algérie. D'après ce que je sais, c'était plus un assassinat qu'un attentat. Mais je n'en sais pas grand-chose. Même Leila n'en sait pas grand-chose, elle était bébé.

Je trouve que ça lui donne une aura, à Leila, d'avoir une mère assassinée. C'est affreux, je ne devrais pas penser ça non plus. Je suis si mauvaise, parfois... Je ne sais pas pourquoi. Comme si j'avais un diable en moi.

En plus, Leila n'a pas besoin d'avoir une mère assassinée pour être remarquable.

Deux heures qu'on refait le monde, chez Fred, vautrés sur les deux canapés défoncés de son garage transformé en chambre d'ado. Le monde passé, avec ses anecdotes de cour de récréation, ses profs – géniaux ou à la ramasse –, ses mauvais bulletins, ses bonnes notes. Le monde futur, avec les vacances qui commencent et, déjà, cette première soirée... qui se poursuivra sans moi.

J'ai pas des masses envie de partir ; dehors, la fin d'après-midi est toute mouillée... Je rêve, bercée par les parties de baby-foot qui s'enchaînent et les conversations, le temps de me décider à bouger. Arthur

sort une vanne, Leila rit et aussitôt, le garage s'illumine. Et alors, j'ai plus du tout envie de partir.

« Leila », ça veut dire « nuit » en arabe. C'est ouf. Les choses sont tellement l'inverse de ce qu'elles paraissent ! Leila devrait signifier « soleil ». Moi, je m'appelle Ève-Lune. Oui, je sais, ça ressemble à rien. La faute à un employé de la mairie pas vraiment réveillé : cela aurait dû être Ève-Line.

De toute façon, autant vous dire que « Line » ou « Lune », pour moi c'est *niet*. On m'a toujours appelée Ève.

Mais c'est bien *moi*, la lune. Et Leila, le soleil. C'est ça, la vérité. À côté d'elle, je suis carrément transparente. J'ai d'affreux cheveux châtain clair, des yeux bleus qui donnent froid, une peau que je déteste, très pâle sous mes deux-cent-cinquante-huit-mille taches de rousseur... Certains jours, on peut voir au travers et, sur ma joue droite, carrément distinguer une veine qui palpète, beurk, *freak*.

Il paraît que je ressemble à une Anglaise. C'est le seul compliment qui puisse me faire plaisir. J'ai tellement l'impression d'être née du mauvais côté de la Manche...

– Mais c'est juste n'importe quoi ce que tu fais !

– On a dit *tous les coups sont permis* !

– Ouais mais pas la roulette quoi ! Pff, t'es bien une fille !

Matéo ramasse la balle et la remet au centre du baby en soupirant, tandis qu'on entend une voiture se garer près de la maison principale.

– V'là ton daron, Fred ! annonce Arthur.

Le monde futur, pour nous, va déjà se cogner à la perspective du bac. Nos parents ne nous parlent que de

ça depuis la rentrée. Alors, oui, OK, nous aussi on veut l'avoir – pour qu'ils nous lâchent, bordel ! Même si on ne le leur dirait pas comme ça.

En tout cas, pas moi : je ne dis jamais ce que je pense à mes parents. Les ponts sont coupés depuis longtemps. Y en a-t-il jamais eu, à vrai dire ? Depuis ma naissance, j'ai l'impression que mes parents vivent sur une rive et moi sur l'autre. Dans un sens, je les comprends. Je suis tellement insignifiante... comment pourraient-ils m'aimer ? Trop grande, trop maigre, trop châtain (la pire couleur de cheveux), trop inexpressive...

Je dis « mes parents » même si mon père, Denis, n'est pas mon père biologique. Qu'importe, lui et ma mère sont mes parents ; ça ne change rien. (Personne ne le sait autour de moi. Je ne le cache pas, mais je n'en parle pas non plus. Seule Leila est au courant. Leila sait tout de moi.)

– Ça va, les gars, les filles ?

Le père de Fred passe une tête. C'est un type immense, mince, à la tenue soignée. Il est militaire. Plutôt sympa. Il nous dépose au passage un pack de Grim bien fraîches. Je n'aime pas trop la bière mais, si je l'aimais, c'est celle-là que je boirais, avec sa belle couleur ambrée.

On le remercie. Il me demande des nouvelles de mes parents – il connaît un peu Denis et semble l'apprécier. C'est vrai, Denis est cool.

Mon père bio, que j'appelle dans ma tête « le géniteur », je n'en sais pas grand-chose. Juste qu'il a laissé tomber Vilma quand j'étais bébé. Vilma, c'est ma mère, aucun doute là-dessus. Mais... à vrai dire, ces derniers temps, je prends conscience de mon ignorance sur mes origines. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé entre eux, pourquoi ça a foiré, s'il a fui et où. Ma mère est une grande taiseuse et, de mon côté, j'ai été conditionnée à ne pas poser de questions.

Ce que je sais, en fin de compte, est bien incertain. Une intuition, née de la somme de petits bouts d'informations glanés ici ou là. En réalité, si ça se trouve, c'est elle qui a congédié le géniteur parce qu'elle le trouvait défaillant... Ce serait bien son genre. Ma mère ne fait pas dans le sentiment.

D'après ce que j'ai compris, Denis l'a rencontrée et épousée l'année qui a suivi sa séparation.

Et je faisais partie du lot! La dot – c'est comme ça qu'on dit? –, c'était moi! Tu parles d'un cadeau.

Je n'ai pas de souvenir de leur mariage. Il y a cette photo dans leur chambre, et c'est tout. On y voit Vilma – qui n'a pas vraiment changé en quinze ans – debout à côté de Denis, visage rond et souriant; et moi, entre eux, fixant droit l'objectif du haut de mes dix-huit mois. On est tous les trois très figés. On a dû vouloir fabriquer le parfait cliché de la photo souvenir de mariage. Ma mère tient dans ses mains jointes un bouquet rond et parfait. Le sourire de Denis est parfait; les traits du visage sérieux de ma mère, sa bouche fine, son nez droit, les plis de sa robe courte, parfaits; ma petite main posée sur ma joue ronde, parfaite. De vraies caricatures.

Je n'ai pas non plus de souvenirs de quand j'étais bébé. Peut-être parce qu'on n'en parle jamais en famille et que pendant longtemps, personne n'a pris de photos. C'est une famille dans laquelle on n'est pas vraiment dans le passé, genre c'était mieux avant, ou tu te souviens l'année où... enfin, toute cette nostalgie, on déteste ça chez nous. Il faut être dans le présent, rien que dans le présent. À la rigueur, on peut jeter un œil vers l'avenir, mais sans se disperser.

C'est moi, à la maison, qui ai fait les quelques albums de souvenirs que nous avons. Ce ne sont pas des albums

d'ailleurs, mais des pêle-mêle. Ils s'étalent sur les murs du couloir, de ma chambre et de celle de Gigi, mon petit frère.

Si notre famille était une personne, j'en serais la mémoire. Gigi serait le rire. Vilma, le silence. Et Denis... Denis, je sais pas. La gentillesse, peut-être.

Au fait ! Moi, la mémoire ? Ironique, quand on sait la suite.

Question : est-ce à cause de cette absence de photos de famille que je veux devenir photographe ?

Quand je suis chez certains de mes potes, je suis frappée par la différence d'ambiance dans nos maisons. Chez ma copine Livia, par exemple, il y a un côté Bisounours que mon éducation m'incite spontanément à mépriser. Pourtant, quand je rentre chez moi, ensuite, ça me pique un peu dans le ventre. J'aimerais bien un peu de guimauve, une fois, comme ça, pour voir quel goût ça a.

Tenez : si mon petit frère se blesse, il n'y a que moi pour lui faire un bisou magique. Mon père le prend en vitesse dans ses bras et lui donne de grandes tapes dans le dos en disant « Allons, allons, tu es un grand », et ce depuis ses deux ans. Ma mère se contente de le regarder de l'autre bout de la pièce jusqu'à ce qu'il s'arrête de pleurer. Je dois dire que ça marche.

Le père de Fred s'est assis sur un bras du canapé pour échanger quelques minutes avec nous. Sans trop s'en apercevoir, on corrige nos postures nonchalantes. Même s'il est carrément cool, ce mec, il impose le respect, avec ses lunettes et son maintien sévère. Est-ce que mes copains se tiendraient si bien si c'était Denis ou Vilma à sa place ?

Peu de chances que ça arrive, de toute façon. Ma daronne est considérée comme une sorte de sorcière,

dans la région ; quant à Denis, c'est un toutou. Denis essaie toujours de « faire copain », ce qui est juste la honte.

Je tente de me représenter le géniteur... Est-ce que ce serait le genre de mec à clouer le bec de n'importe qui ? Depuis peu, je me surprends à penser à lui. Je l'imagine généralement en gros loser. Il n'a jamais donné de nouvelles... Pas même une adresse, rien ! Pourtant, ma mère et moi n'avons jamais quitté cette maison – dans laquelle Vilma mourra tant elle y tient. Elle y est née.

Si ça se trouve, il est mort.

Si ça se trouve, il vit aux États-Unis – c'est quelque chose que je crois avoir entendu, lorsque j'étais plus jeune, un soir que je n'étais pas censée écouter et que j'écoutais quand même.

Si ça se trouve, il habite le village d'à côté. Il est peut-être millionnaire. Ou bien SDF. Où qu'il soit, quoi qu'il soit, je m'en fous, il ne me manque pas.

Et moi, je ne mourrai pas ici, croyez-moi.

– Et vous avez des projets pour les vacances ? nous demande le père de Fred.

Ça nous fait rigoler.

– Je vais en Norvège, je dis, pêcher le crabe royal !

Arthur s'esclaffe et enchaîne aussitôt :

– Moi au Club Med, à Phuket... Je vais pécho aussi, mais de la meuf !

Pour Leila, ce sera Cuba – depuis le temps qu'elle en rêve. Alana part au Pérou visiter le Machu Picchu, Matéo et Livia vont skier en Suisse.

– Bweuah, conclut Joël qui ne s'exprime le plus souvent que par cette onomatopée dont le sens varie selon le contexte, même si la plupart du temps elle

signifie « Je n'ai pas l'énergie de m'investir dans une conversation aussi débile ».

Ce qui est le cas en l'occurrence puisque, bien sûr, tout est faux : on ne fait rien. Ici est un endroit qu'on ne quitte pas pour les vacances. On doit y être trop bien, faut croire !

Les bières se décapsulent. Bon, cette fois, je dois vraiment décamper. J'enfile ma parka. Coucou général, salut les gars ! Fred et Alana agitent la main, Livia et Leila m'envoient un baiser, Joël est sur son portable.

– Je t'escorte jusqu'à la porte, cloporte.

Arthur se lève pour me raccompagner. C'est un de nos petits rituels – Arthur est mon vieux pote, on se connaît depuis le Maxi Cosy. Il est petit, brun, mignon et fait tout le temps des blagues et des jeux de mots pourris. Il m'appelle cloporte, rapport au fait que j'ai tendance à me rouler en boule dès que je me sens agressée. On a grandi côte à côte, ses parents habitaient la ferme à côté de la nôtre. Ils l'ont quittée il y a cinq ans, pour reprendre la boucherie du village. La ferme n'a pas retrouvé de repreneur. Elle est à l'abandon depuis. Arthur n'en parle pas mais je sais que ça lui fait mal. J'aime énormément ce garçon ; on sent que c'est une personne sur qui on peut compter. Ça court pas les rues.

Juste avant que je sorte, Leila secoue la tête en faisant tinter ses boucles d'oreilles et me crie :

– À demain, beauté !

Beauté... On en est loin.

Capuche relevée, tête basse, mains dans les poches, je marche dans la fin d'après-midi grise, mes dix-sept ans mitraillés par la pluie.



Ce village où je vis, en Bretagne, près de la Manche... franchement, ça craint. La région ne manque pas de charme, quelques spots ont même du caractère, la côte est belle et, par endroits, carrément sublime le temps d'un rayon de soleil ; mais nous, nous habitons dans la vallée. Et dans la vallée, c'est la lose.

Mon lycée, c'est la mort aussi. Il n'y a que trois classes et on se connaît tous depuis la maternelle. À quelques exceptions près – comme Evan, le nouveau, ou Leila, qui est arrivée en quatrième. On tourne en rond. C'est pas très sain. Les gamins qui étaient gentiment stupides dans les petites classes sont devenus des ados débiles puis des jeunes sans intérêt.

Je me demande parfois ce que je fais là, au milieu d'eux. Je sais que certains me trouvent hautaine et froide... Ils n'ont pas tort. Être hautaine et froide est le seul moyen que j'ai trouvé pour ne pas me montrer telle que je suis vraiment : timorée et inintéressante. Au fond, je ne vaudrais pas mieux que ces *creeps* (c'est comme ça qu'on les surnomme, avec Leila).

Avant, les garçons jouaient presque tous au foot, mais la moitié d'entre eux a arrêté cette année ; ils préfèrent un nouveau sport que j'appelle « la Triplette du C.O.N. » – pour Console, Ordi, Némo.

Némo, c'est une marque de bière *low cost* dont ils se délectent. Dégueulasse.

Bon, c'est pas vrai qu'il n'y a que des idiots. Ce sont des choses que je dis quand j'ai les nerfs. Fred est OK. Les jumeaux Lukas et Ludo aussi. Arthur, évidemment. Joël, ça peut... Hmm, non, laisse tomber : dès qu'on est plus de cinq, il révèle sa vraie nature de *creep* total.

Et enfin, il y a Benjamin.

Benjamin est parti passer Noël en Afrique. Lui, c'est *pour de vrai*. La moitié de sa famille vit au Mali.

Benjamin, il...

Mais je n'ai pas trop envie de parler de lui maintenant, dans l'état où je suis, moitié vénère, moitié fatiguée. Benjamin mérite mieux.

Je peux parler de mes parents si vous voulez. De mes parents à mille lieues.

Ils ne me battent pas, ils ne se battent pas. Mais leur indifférence... On dirait que mon frère et moi, on est un mal nécessaire. Ils ne nous aiment pas.

Je sais ce que c'est, l'amour. Ce n'est pas un sentiment qu'on peut maîtriser. Ça n'est pas domptable. Ça vous envahit tout à coup et paf, ça déborde. Et tout le monde le voit. Eh bien, chez moi, je n'ai jamais rien vu de tel. L'amour n'a jamais débordé de personne.

Sauf entre Gigi et moi. Ça nous arrive de nous sentir à deux doigts d'être submergés, on retient la vague juste à la limite. Mon petit frère... Il suffit que je le regarde, avec sa tignasse châtain roux et ses grands yeux vert foncé, brillants comme c'est pas permis, étonnés de tout, comme s'il n'en revenait pas d'être là et puant l'envie de rire en toute occasion, pour que j'aie envie de le bouffer direct.

Attention, ça m'est déjà arrivé d'avoir envie de me tirer. J'ai même déjà préparé un sac – à plusieurs reprises. Les soirs où je n'en pouvais plus de cette maison où on ne se dit rien... ce foyer sans feu, cette assemblée de gens raisonnables à laquelle Vilma imprime le tempo d'une relation silencieuse et économe. Pas de mots affectueux, pas de gestes

tendres, jamais. Cette famille dans laquelle j'étouffe, où je voudrais crier.

La dernière fois a failli être la bonne. J'étais prête, résolue. Mais en allant embrasser mon petit frère avant de faire le mur, en le regardant dormir en confiance, parti dans son pays des songes, je me suis senti pousser un devoir de grande sœur et d'un coup, j'étais foutue, je ne pouvais plus m'enfuir. J'ai défait mon sac et je suis allée au lit, énervée... et apaisée, en fin de compte. J'avais une vraie raison de rester là. Qui lui ferait des bisous magiques, sinon ?

Quand j'y pense, c'est à se demander pourquoi Denis et Vilma ont voulu le faire, ce gosse. Moi, passe encore, je viens d'une autre histoire. Ils n'ont pas décidé de m'avoir ; j'étais là, c'est tout : ils ont fait avec. En particulier ce pauvre Denis... Denis qui, pour être tout à fait sincère (et bien qu'il m'énerve grave en ce moment), est souvent plus chaleureux avec moi que ma mère. Le monde à l'envers, non ?

Mais enfin, pourquoi avoir décidé d'agrandir la famille neuf ans plus tard ? Franchement, c'est un mystère, vu que c'est surtout moi qui m'occupe de mon frère.

Il est adorable, mon Gigi. Même si j'ai envie de lui dévisser la tête de temps en temps, c'est la personne que je préfère au monde. Avec Leila.

La pluie redouble de violence, elle est glacée. J'ai l'habitude. Pour souffler, je fais une pause sous l'abribus, en face de la rue des Héliotropes où habite Leila. J'aperçois sa maison. On pourrait croire qu'il n'y a personne, mais je sais que son père est rentré. Il laisse toujours tout éteint chez lui. Il est en dépression depuis dix-sept ans. C'est choquant, je trouve.

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot
Maquettiste : Elsa Le Duff
Conception de couverture : Claudine Devey
Photographie de couverture : Horváth Attila / Unsplash

© Éditions Sarbacane, 2021

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou
partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

Achévé d'imprimer en mars 2021
sur les presses de l'imprimerie ProImpress
N° d'édition : 0133
Dépôt légal : 1^{er} semestre 2021
ISBN : 978-2-37731-600-7

Imprimé en Bulgarie